

APRÈS LA MÉMOIRE

CONJURATIONS

J'ai la difficile tâche de **conclure**. Je dois m'excuser de ne pas avoir pu assister à ces deux passionnantes journées, du fait d'autres engagements professionnels. Je suis de surcroît un artiste, c'est-à-dire pas grand-chose dans l'immensité et la complexité des débats qui agitent notre époque. L'art apparaît en effet comme une activité résiduelle, pour ainsi dire la présomption d'une activité qui a peut-être existé dans un temps lointain et dont nous ne faisons que célébrer la disparition par nos traces.

J'aimerais toutefois souligner que la technologie qui nous préoccupe aujourd'hui, l'intelligence artificielle, et aussi critiquable que soit les présupposés de ce concept que je ne discuterais pas ici, s'est médiatiquement répandue ces 2 dernières années en accordant étrangement une place centrale à **la question de l'art**, de l'artiste, de la créativité, du simulacre, du vrai et du faux. Il suffit pour s'en convaincre de consulter Google Trends.

Il y a là quelque chose d'encore mystérieux, car l'IA affecte de très nombreux domaines beaucoup plus sérieux, importants et rentables. L'art peut sembler ici tout à fait accessoire. Ma présentation aura en filigrane implicite l'objectif de comprendre pourquoi et comment la question de l'expérimentation artistique est aussi importante et ne consiste absolument pas à donner une forme sensible, et donc politiquement accessible, à des débats conceptuels ou simplement techniques.

* J'aimerais pour cela rendre explicite mon propos : l'IA est peut-être le symptôme précieux et encore illisible de notre époque historique qui est particulière tant elle met en jeu les conditions de **l'historicité** elle-même, entendez de toute mémoire passée et avenir, c'est-à-dire de l'archive, de la conservation et de la bibliothèque. Plus généralement encore de l'itération, pour ainsi dire la réflexivité de son propre récit : comment raconter par anticipation ce que nous avons été.

Pour analyser ce passage entre notre actualité et notre historicité, ce qui est toujours difficile quand on se méfie du prophétisme et du discours pastoral qui annonçant les temps futurs prétend ouvrir la voie et nous guider, je vais passer en revue différentes positions concernant l'IA, des positions qu'on a vu s'exprimer dans les débats médiatiques et technoscientifiques à propos d'un possible **moratoire** entre Yann LeCun, Yoshua Bengio et Geoffrey Hinton, dont l'expression la plus radicale a été la publication en 2021 du texte du philosophe Thomas Metzinger "La souffrance artificielle : Argument en faveur d'un moratoire mondial sur la phénoménologie synthétique".

Je ne reviendrais pas sur ce débat, et sur la déconstruction que j'ai déjà mené de l'argumentaire de Metzinger, je souhaiterais simplement souligner, en forme de préambule que nos positions discursives face aux technologies sont souvent l'expression d'**affects**. Ceux-ci, comme l'avait anticipé Jacques Derrida dans "Spectres de Marx" (1993), prennent la forme de la **conjuración** au double sens du terme : la conjuration comme la crainte face à quelque chose qui revient, encore et encore, un spectre, et la conjuration comme une assemblée qui complot pour faire advenir enfin quelque chose. Ces affects sont ambivalents, réservables,

bifaces. L'opposition entre les technocritiques et les technosolutionnistes est d'apparence. Ils partagent une certaine conception de la technique comme instrumentalité anthropologique.

I. REMPLACEMENT

* Le thème qui marque le plus profondément cette ambivalence et qui s'est imposé dans le débat public, au-delà même de l'IA, c'est celui du **remplacement** qui permettrait de désigner notre situation anthropologique : l'IA risquerait de nous remplacer, c'est-à-dire de prendre notre place en mimant, avec plus ou moins d'exactitude, nos facultés.

Technocritiques et technosolutionnistes se divisent comme suit : les premiers estiment que ce mimétisme est inexact, l'IA étant incapable de reproduire à l'identique nos facultés et restant stupide alors que nous, nous sommes très intelligents (mais nous risquons d'être infecté par sa bêtise). Les seconds que ce mimétisme est un dépassement de nos limites et pourra nous augmenter. Les uns peuvent maximaliser leur position jusqu'à ce que le remplacement constitue une extinction, à la Terminator. Les seconds jusqu'à ce que l'augmentation soit un dépassement de l'humanité et la production d'une nouvelle espèce, c'est le post et transhumanisme. Les technocritiques proposent de réformer l'IA pour la mettre au service de l'humanité en lui fixant des objectifs positifs et éthiques, comme ce fut le cas avec la "Déclaration de Montréal IA responsable" en 2017 qui espérait régler les grands problèmes de l'humanité grâce à cette technologie en la mettant à notre service. Les technosolutionnistes proposent à peu près la même chose. Les deux sont d'accord pour mettre en place un moratoire de quelques mois ou quelques années afin que nous puissions réfléchir à ce que nous voulons faire de cette technologie et la maîtriser : **penser avant d'agir donc**.

Ils sont également d'accord sur le fait qu'ils **savent d'avance** ce qu'est l'être humain, ce que sont ses facultés (au sens kantien) : l'intuition, l'entendement, la raison et l'imagination, ce qu'est une conscience, une intelligence. Il n'y a là en général aucune démonstration, le simple exercice du discours garantirait l'existence de ces facultés humaines. C'est pour ainsi dire l'angle mort de tous ces discours. Quand ils parlent de l'IA, ils présupposent toujours un être humain déjà constitué et définit comme relevant de l'évidence, ce qui permet d'inclure ou d'exclure d'autres intelligences.

Le propre de ce remplacement, qu'il soit considéré comme quelque chose de positif ou négatif, c'est l'idée qu'il s'agit non seulement d'un risque existentiel pour l'avenir de l'humanité qui nous place dans une **précarité absolue**, mais que ce risque se réalise à une **vitesse** accélérée qui nous prend de cours. Cette vitesse est celle du flux débordant, qui nous submerge, qui nous déborde et que nous devrions maîtriser pour ne pas périr. Remarquons que cet affect de flux est aujourd'hui projeté dans des objets aussi hétérogènes que la crise climatique, l'immigration, l'énergie, le capitalisme, la pollution, les virus, les technologies, etc. Les flux sont notre manière de déterminer le tempo de notre être-au-monde actuel.

La conjuration estime, de part et d'autre, que l'IA met en jeu l'idée même d'humanité, c'est-à-dire met en cause celui-là même qui est en train de discourir sur l'IA par la technicisation de la ressemblance reproductive. Ce n'est pas rien ! Elle semble y projeter des schèmes préexistants. La lecture marxiste y voit par exemple la main du capital y trouvant un moyen de se passer purement et simplement du prolétariat et de précariser au-delà du possible le travailleur du clic. Une autre lecture, qu'on ne saurait arrêter le mouvement de l'histoire et l'externalisation de la raison. Une petite scène théâtrale se met alors en place entre les deux positions où chacun a trouvé son interlocuteur et son ennemi. L'IA condense alors les grands problèmes de notre époque et la sixième extinction déjà en cours semble le plus souvent occultée au profit de ce tour de passe-passe. L'objectif est ici, de part et d'autre, de se donner un objet, l'IA dont on présuppose la technicité, c'est-à-dire un mode d'être instrumental, pour imaginer qu'il nous reste un peu d'agentivité : on peut agir dessus.

* L'un des exemples de ce marché de dupe est la question des **biais** qui m'a toujours semblé une bizarrerie discursive. Par exemple, on décide de générer l'image d'une réunion de médecins, sans autre détermination, et on se retrouve avec des mâles blancs, cinquantenaires, cis genre, etc. L'IA aurait un biais qui renforcerait les positions jusqu'à la caricature de fausses neutralités de la blanchité occidentale. Mais si nous parlons de médecine, il est infiniment plus facile de "corriger" l'espace latent d'une IA pour

que l'absence de détermination puisse correspondre à des proportions réelles de la population que de faire évoluer la réalité, la formation d'un médecin prenant une décennie.

La conjuration est obsédée par la répétition de la représentation, de la mimésis, c'est-à-dire par un type de mémoire et d'imagination fort particulière. Elle y trouve la spectralité de son propre discours, tant elle est hantée par l'itération et la réitération réflexive, ses conditions, jusqu'à la fascination du tourbillon.

II. OCÉAN

* Cette complicité entre technocritique et technosolutionniste trouve un dépassement original dans, ce que je nommerais par commodité, **les pensées du vivant** qui commencent, par l'intermédiaire du livre de **James Bridle**, "Toutes les intelligences du monde", à intégrer l'IA à leur schéma. Ces pensées, qui donnent au vivant une valeur de paradigme pour tout développement futur, constituent un phénomène d'époque, tant d'un point de vue éditorial, avec des collections spécialisées, qu'artistique, avec des oeuvres où on voit se multiplier les plantes, les pieuvres, les oiseaux, les champignons dans les white cubes des institutions culturelles : c'est le jardinage institutionnel.

J'en résumerais ainsi l'hypothèse **biocentrique** : comme occidentaux blancs, nous serions héritiers d'une conception inexacte et dangereuse du monde consistant à le séparer en des sphères conflictuelles, les rendant insensibles les unes aux autres malgré la réalité de leurs relations et influences réciproques. Le fondement de cette séparation serait celle entre nature et culture qui a été contestée par le tournant ontologique de l'anthropologie de Philippe Descola et Eduardo Viveiros De Castro. Je m'intéresserais seulement ici à la manière dont ce tournant a été métabolisé socialement en l'étendant bien au-delà de son domaine d'origine plutôt que je ne le critiquerais de façon interne.

Pour bien utiliser l'IA, il faudrait transformer radicalement notre conception de la technique et pour tout dire du monde en tant que monde en effectuant différentes **opérations de conversion** individuelle :

- Reconnaître la **matérialité** de l'IA qui, en dernier ressort, n'est qu'une des nombreuses expressions du monde vivant au-delà de la division entre nature et culture. Bref, sortir de l'idéalisme technologique faisant croire à un monde immatériel dans les nuages.
- Poursuivre ce mouvement de conversion en replaçant l'IA dans l'ensemble des **causalités**, externalités négatives comprises, dont elle provient et qu'elle produit. Bref, transformer l'invisibilité du dispositif productif en une visibilité mondaine des relations.
- Accentuer encore cette conversion jusqu'à transformer notre manière de produire la technologie grâce au **biomimétisme**. Le vivant serait capable de s'autoproduire selon un cycle où le vif et le mort se nourrissent sans boucher le monde. Il faudrait s'inspirer de cet infini cycle sain, de cette technique de la nature, pour parvenir à profiter des bienfaits de la technique, qui est structurellement attachée à l'humain, sans en subir et en faire subir les conséquences.

* Ce **chemin de conversion** qui rattache la question de la technique à l'ontologie convertie les flux du remplacement en un sentiment **océanique** (thomiste et animisme) où chaque chose semble reprendre sa juste place dans un Grand Tout que nous aurions occultés. D'ailleurs, on peut remarquer de manière ingénue, que si nous connaissons l'état de la planète c'est bien grâce à des techniques inductives et statistiques qui permettent de développer des scénarios climatiques.

La pensée du vivant permettrait, en transformant nos conceptions et nos imaginaires, de transformer tout aussi bien le monde que notre infrastructure logistique, là encore parce que la technique est rendue au service de notre intelligence. Il suffirait, individuellement de changer, pour tout bouleverser et enfin rompre avec **Aristote** (hylémorphisme) et **Descartes** (maître et mécanisme animal-machine), deux philosophes qui reviennent souvent dans ces pensées. La philosophie serait responsable de la situation en tant qu'elle a formé notre manière de concevoir le monde et de le configurer matériellement. On peut bien sûr s'amuser de ce tropisme théorique qui surévalue le rôle de sa propre discipline sans aucune preuve autre que corrélationnelle.

Malgré l'appel à un Grand Dehors, les pensées du vivant ramènent souvent la technique à être le moyen de certaines fins. C'est la **finalité** de l'IA qui doit être réformée de manière à ce qu'elle ne soit pas oublieuse du vivant dont elle procède. En ce sens, la conception de la technique reste instrumentale et anthropologique, ce qui pose deux problèmes : le premier c'est qu'ainsi ces pensées répètent, sans le savoir, la conception qu'elles prétendent contester, l'aristotélisme. Le second, c'est que si l'IA est bien un produit de l'activité humaine, les facultés humaines sont modifiées par l'IA. Ceci entraîne des **boucles de rétroactions** où le simple appel à une volonté devient inopérant parce que ce qu'on veut n'est pas extérieur au dispositif technique qui nous aliène comme nous l'aliénons.

Le fait que les facultés **a priori** qui nous permettent de passer de la perception aux concepts sont travaillées de part en part par les conditions techniques **a posteriori** devrait mener à une longue, trop longue démonstration. Je dirais simplement qu'**Internet** est un cas remarquable de cette boucle en tant que le réseau a été le support d'extériorisation de nos mémoires personnelles sous la forme de médias binaires, jusqu'au point où notre sentiment d'exister semble même nous dépasser. Un second cas, commun, est le fait que nous n'écrivons pas, nous ne pensons pas de la même manière avec un stylet et de l'encre, une machine à écrire ou un clavier informatique. Un troisième cas remarquable est que notre manière de concevoir notre fonctionnement le plus intime, notre cerveau, a été contemporain de l'approche neuronale de l'informatique dans les années 50. Il y a entre notre réflexivité et les technologies une intra-relation où la cause et l'effet se constituent réciproquement tel un miroir noir.

* Le livre de James Bridle ouvre chacun de ses chapitres par le récit d'une épiphanie personnelle : une promenade sur la plage et l'émotion d'un réel quasi-tangible. La pensée du vivant est une pensée de la conversion pastorale : changer notre manière de concevoir le monde (conceptuellement, imaginativement, mythologiquement) pour changer les conditions d'habitabilité de la Terre.

Atterrir ce serait s'enraciner à nouveau sur cette planète, la seule. Mais chemin faisant, on revient à l'individu conçu comme une intériorité source de la matérialité, on revient donc à la structure fondamentale de la volonté de puissance occidentale, tout en simplifiant à l'extrême son ambivalence historique.

Cet affect océanique a pour objectif de réintégrer l'IA dans l'ensemble de la réalité et d'en finir avec cet oublieux empire dans l'empire. Sa générosité ontologique, sa naïveté métaphysique, le sentiment d'une fusion originaire avec la totalité se méfiant des simplifications et divisions propres au travail des concepts, rend son extension si large qu'on y perd en consistance.

III. EXCENTRÉ

* Une toute autre pensée du vivant, celle développée par Helmuth **Plessner** dans "Les Degrés de l'organique" offre d'autres perspectives. Le propre du vivant y serait sa **positionnalité** en tant que son être est posé, ce qui ne relève pas d'une subjectivité mais d'une condition a priori. L'être humain aurait comme caractéristique une positionnalité ni ouverte comme le végétal, ni close comme l'animal, mais **excentrique**, au sens où il a la capacité de se décentrer.

De sorte que le **corps** humain est équivoque : il est toujours incarné mais il tend à quitter son corps. À la fois corps objectif, corps propre et corps réfléchi, l'humain est amené à se distancier naturellement de lui, avant même le rapport à l'autre. C'est cette condition existentielle particulière qui permet de comprendre la positionnalité « excentrique » présentée par Plessner comme proprement humaine.

Il en découle trois lois anthropologiques :

- La première, la loi de « **l'artificialité naturelle** », souligne la connexion entre nature et culture : « puisque l'homme est contraint et forcé par son type d'existence de conduire la vie qu'il, de faire ce qu'il est – justement parce qu'il n'est que s'il exécute -, il a besoin d'un complément d'espèce non naturelle, non donné de naissance. C'est pourquoi il est par nature, pour des raisons qui tiennent à sa forme d'existence, un être d'artifice » (p. 470)*.
- La deuxième loi, Plessner l'appelle la loi de « **l'immédiateté médiatisée** ». Par-là, il veut montrer le caractère dual du rapport entre l'humain et le monde. Il n'est jamais dans une relation

univoque vis-à-vis du monde. Il est toujours entraîné à se réifier au cours de ses échanges avec les autres, ce qui l'amène quelque fois à être spectateur de lui-même.

- La troisième et dernière loi est celle du « **lieu d'implantation utopique** ». Cette loi cherche à montrer l'absolu incertitude du lieu de vie humaine. Ne pouvant se réduire à sa dimension organique, l'existence humaine est un projet inexorable auquel la mort seule peut mettre fin.

* La première loi, appliquée à l'IA, permet de comprendre comment celle-ci est constitutive de nous-mêmes. Il n'existe pas une intelligence humaine qui préexisterait au dispositif technique. Cette intelligence est co-constituée par ce dispositif. Elle est toujours déjà artificielle. Tout raisonnement considérant l'IA comme une copie de l'intelligence humaine est inconsistent. Il y a là à reprendre le fil conducteur laissé en friche par Stiegler dans les deux premiers tomes de la *Technique et Temps* sur la relation entre transcendantal et technologie : l'IA est un simulacre sans original et sans doute le sommes-nous aussi.

La seconde loi, renforce encore cette excentration puisque notre immédiateté réflexive est médiatisée par l'IA. C'est pourquoi nous pouvons y être sensible comme à nous-mêmes, sans pour autant que ce soit la même chose. Quand nous regardons le robot de *Boston Dynamics*, notre humanité excentrée nous placent du côté de l'obstination robotique, non de celui qui le frappe.

La troisième loi est peut-être encore plus précieuse encore, et constitue une sévère déconstruction des théories de l'atterrissage terrestre : notre positionnalité, entre la planète, la Terre, le monde et globe, est elle aussi excentrée. Nous ne tenons pas en place, nous sommes sans fondement, sans enracinement, et il faut savoir entendre cette pulsion de l'au-delà qui est à l'œuvre dans notre relation à l'IA faisant de **l'inhabitable notre site**.

JUSQU'À LA FIN

* La déconstruction de l'opposition entre technocritique et technosolutionisme concernant l'IA, permet de comprendre leur commune conjuration : ils s'enthousiasment et se font peur d'une autre de l'intelligence, si proche, si loin. La comparaison incessante entre l'IA et l'intelligence humaine est un jeu de dupe où nous supposons toujours l'identité de notre intériorité et de notre discours pour **conjur**er **l'excentricité** de notre positionnalité.

Comme en témoigne le test de Turing, l'intelligence n'est pas inhérente à une intériorité, mais est l'effet d'une **attribution** et donc peut tout aussi bien se transformer en exclusion. L'histoire occidentale n'a cessé de discuter de l'âme d'entités non-humaines, mythiques, animales ou colonisées. Dire de quelqu'un ou de quelque chose qu'il est intelligent, c'est supposer sa propre capacité intellectuelle à le pouvoir discriminer.

J'aimerais conclure temporairement en revenant à la question de la **bibliothèque**, de l'archive et de la mémoire, en proposant de la lire au regard de notre ère doublement déterminée par l'extinction et l'IA. Si avec le Web, nous avons accumulés, comme je crois aucune autre civilisation, un nombre de documents qui n'est plus à la portée de notre perception. Si ces documents nourrissent les logiciels d'induction statistique pour accélérer de manière exponentielle la production de documents en créant des images d'images, des textes de textes, des sons de sons, bref des médias de médias. N'est-ce pas que cette fuite en avant de la mémoire est déterminée par un changement radical dans notre finitude qui ne peut plus être considérée comme la fin d'une subjectivité mais la fin de la possibilité même de la subjectivité, c'est-à-dire la disparition de notre espèce et ce jusqu'au dernier témoin ?

* **Roman Mazurenko** est mort à l'âge de 34 ans, le 28 novembre 2015. Cette mort terrible a rendu le deuil de ses proches impossible et son amie Eugenia Kuyda, fondatrice de Replika, a demandé à ses amis et sa famille de lui fournir tous les documents textuels dont ils disposaient pour nourrir un chatbot en réseau de neurones. Celui-ci parle "comme" Roman, c'est "son" spectre, son ghost et son host.

* La mère de Roman discute parfois avec ce chatbot. Elle sait bien que son fils est mort, qu'il ne reviendra pas. Mais ces échanges lui permettent du moins d'accéder à une version lointaine des

documents qui ne lui étaient pas destinés, de continuer à découvrir la mémoire de son fils, d'avoir un témoignage mouvant de ce qu'il fut.

* Avec l'IA, nous produisons non seulement une nouvelle façon de naviguer dans la culture humaine transformée en statistique et en possibilités recombinaibles à l'infini, mais encore nous laissons ouverte la possibilité d'un dernier témoignage, après nous, sans destinataire reconnu par un destinataire, dans cette disjonction du témoignage et du témoin qui a hanté depuis toujours l'art quand elle se met à la hauteur de l'histoire et de sa disparition.

* C'est sans doute pourquoi l'IA est notre dernière oeuvre, la dernière jusqu'à la fin.

Voici donc le mal dans nos archives : la fin de la finitude en même temps que la quantité de l'exhaustivité que décrivait à sa manière Derrida : "Au fond, mon désir d'écrire est celui d'une chronique exhaustive. Qu'est-ce qui me passe par la tête ? Comment écrire assez vite pour que tout ce qui me passe par la tête soit gardé ? [...] c'est le regret de ma vie, parce que la chose que j'aurais aimé écrire, c'est ça : un journal total" Peut-être que les machines à archiver à la vitesse de la pensée dont rêvait Derrida, à la suite de Nietzsche, sont-elles précisément cette vitesse de l'IA, de la mise en statistiques de la bibliothèque de Babel, transformant l'archivage, l'impression, l'inscription la reproduction, la formalisation, le chiffrage, en une architecture des possibles. Il demandait si "L'appareil psychique serait-il mieux représenté ou bien autrement affecté par tant de dispositifs techniques d'archivage et de reproduction, de prothèses de la mémoire dite vive, de simulacres du vivant" Nous sommes précisément à l'époque de ces simulacres parce que l'image de notre cerveau, l'image que notre cerveau se donne à lui-même est influencée par l'image que nous nous faisons de l'IA. L'hypomnésie qui désigne des supports de mémoire (registres, cahiers, livres de comptes) n'est plus même une inscription sur un support matériel de signes, mais un espace bayésien et statistique de probabilités. Le passé ne passera donc plus jamais. Il ne se répétera pas mais il servira à d'autres possibles à venir. Il est à venir et incalculable, monstrueux autant que l'était le langage de la Grammatologie. Le "projet d'archivologie générale" c'est cette IA, inductive et idiote.

Il nous a fallu toujours cet autre pour croire que nous étions nous-mêmes et que quelque chose en nous tenait encore. A présent, nous allons disparaître et nous laisserons les traces de ces archives, devenues des possibles, à l'incalculable d'une autre rencontre.

Jacques Derrida, *Sur parole. Instantanés philosophiques*, Éditions de l'aube/France Culture, 1999

Jacques Derrida, *Mal d'archive*, op. cit., p. 30-32. ?